

tête de colonne, il est vrai, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, mais ne portait ni facines ni échelles. Indigné d'une telle désobéissance, s'arrêtant au front de bandière de ce corps, il ordonna au colonel Miller de retourner avec son régiment pour prendre les facines et les échelles à l'endroit qui lui avait été désigné. Mais ce moment suprême qui décide du sort des batailles, était déjà perdu. Lorsque ce régiment revint, ce ne fut que pour semer et facines et échelles sur le champ de bataille. En effet, à peine le jour avait-il montré à nos artilleurs l'armée anglaise formée en colonnes, à mi-portée de canon, que le feu de toute la ligne américaine se dirigea sur les masses d'infanterie. Rien ne pouvait tenir devant l'épouvantable grêle de mitraille, couvrant, pour ainsi dire, toute notre ligne d'une invincible, mais fatale ceinture de plomb et de fer.

Cependant un régiment écossais, marquant sa course par une longue et sanglante trainée de cadavres fauchés par les boulets, la mitraille et les balles, arriva à portée du mousquet.

Mais là, l'élan qui les avait enlevés étant épuisé, au lieu de rester en colonne et de se précipiter sur nos batteries, ces troupes se déployèrent en ligne, répondant à nos canons par un feu de mousquetterie, nourri comme l'infanterie anglaise seule sait le faire ; mais sans effet aucun contre le feu à volonté de nos *riflemen*, bien couverts par un parapet à l'épreuve du boulet.

Le moment si souvent appelé par les vœux du général Jackson, était enfin arrivé. L'armée anglaise se déployant en ligne devant nos ouvrages, s'offrait comme point de mire à nos chasseurs de l'Ouest. Pas une balle n'était perdue. Les officiers anglais furent les premières victimes ; ils disparaissaient dès qu'ils étaient reconnus. J'ai vu, le lendemain de la bataille, aux lieux où s'étaient arrêtées les colonnes anglaises avant de se déployer en lignes, jusqu'à six cadavres entassés les uns sur les autres. Il n'y eut pas un seul instant pendant ce meurtrier assaut où l'armée ennemie pût espérer la victoire. Le général Peckenhain, voyant que son armée allait se fondre sous le feu de nos *riflemen*, si elle continuait de tirer en ligne, ordonna aux 95^e, 21^e et 4^e régiments de se former en colonne et d'enlever une redoute à notre droite, dont les pièces prenaient en flanc l'armée anglaise.

Ces régiments emportèrent cette redoute avec une grande vigueur ; les troupes américaines qui défendaient ce bastion, purent cependant se retirer derrière le parapet dont cet ouvrage était séparé par le fossé. Mais ces trois régiments ne furent pas suivis par la colonne dont ils formaient partie. Celle-ci s'arrêta comme frappée de stupeur par le carnage qui les environnait. Six cents hommes restaient entassés dans la redoute qu'ils avaient enlevée, ne pouvant ni en sortir, sous le feu de la corvette qui balayait la redoute ouverte sur la face donnant sur le fleuve, ni garder leur position dans le bastion également ouvert du côté du fossé, sous les balles des *riflemen*, qui bordaient notre parapet. Le major Rennie tomba mortellement blessé. Il n'y avait plus ni chef, ni ordre. Nos *riflemen* criaient à ces braves de se rendre, leur offrant quartier. La résistance leur était devenue impossible ; ils posèrent les armes dans le bastion qu'ils venaient d'enlever et défilèrent derrière notre ligne. La plupart étaient blessés ; plusieurs le furent dans nos retranchemens mêmes, par les boulets de leurs compatriotes, pendant qu'ils marchaient sur la grande route, se rendant à la Nouvelle-Orléans.

La vue de ces soldats, marchant derrière nos lignes, non après les avoir tournées par la droite, conformément au plan d'attaque, victorieux et menaçans, mais désarmés, mornes, humiliés, n'excita parmi nos troupes aucune exclamation de triomphe qui pût

blessier ces braves, naguère vainqueurs sur tant de glorieux champs de bataille. Depuis le général Jackson, qui les salua avec courtoisie, jusqu'au plus jeune de nos soldats, chacun sentait ce qui était dû de respect à la valeur trahie par la fortune. Ces vétérans avaient passé à travers les balles et les boulets pour arriver jusqu'au bastion qu'ils venaient d'enlever d'une manière si brillante, payant à la mort, pour prix du passage qu'elle leur frayait, un quart de leur nombre.

C'est alors que le général Peckenhain, voyant ses troupes dispersées, leurs rangs rompus, le champ de bataille jonché de facines, dont aucune n'avait été jetée dans notre infranchissable fossé ; d'échelles, dont pas une seule ne s'était dressée contre notre inexpugnable parapet, s'avança vers quelques bataillons qui tenaient encore, leur montrant nos batteries et s'élançant lui-même, le sabre à la main, pour les enlever. Dans ce moment, son geste de commandement, son cheval pur sang, montrant sa race par la fierté de son allure, et le groupe d'officiers qui le suivaient, le marquèrent pour victime. Une balle, partie d'une carabine, le blessa gravement. Il tomba dans les bras des soldats qui se précipitèrent autour de lui. Mais deux autres balles lui traversèrent la poitrine au moment même de sa chute, et il expira sur le brancard, sur lequel on l'avait placé pour le porter au camp.

Le mouvement des troupes, qui se groupaient près de ce brancard, nous fit supposer que l'officier que nous avions vu tomber était un des généraux ennemis. Il ne nous resta plus de doute lorsque son cheval, emporté par la terreur, au lieu de se diriger vers le camp anglais, arriva à fond de train au bord de notre fossé, le franchit d'un seul bond, et ayant réussi à gravir le parapet, peu élevé près de notre batterie du centre, s'arrêta en frémissant près de la plate-forme, à côté d'une pièce qui venait de vomir sa mitraille sur la plaine. Je n'oublierai jamais la pose de ce bel animal ; sa robe noire, lisse et polie comme du satin, semée çà et là de flocons d'écume blanche comme la neige ; ses narines enflammées, jetant à chaque battement de ses flancs haletans un nuage de fumée ; son regard fauve, sa crinière soyeuse ondulant sous la brise ; c'était le cheval de guerre, si magnifiquement décrit dans le livre de Job. Un canonnier le prit par la bride, et le menant à la droite de notre ligne, où le général Jackson se trouvait alors, lui offrit le noble coursier comme dépouille opime.

Lorsque le général Lambert, qui commandait la réserve, apprit que par la mort du commandant en chef de l'armée anglaise, le sort de l'expédition était remis dans ses mains et qu'il vit la plaine couverte de fuyards, il resta convaincu que toute tentative pour arrêter ses troupes frappées d'une terreur panique, serait inutile. Il envoya demander un armistice.

Cette trêve lui fut accordée. Une ligne fut tracée pour séparer les deux armées durant l'armistice. Dans la journée du 9, les troupes américaines transportèrent au delà de cette ligne, les cadavres des soldats anglais qui avaient succombé dans l'attaque de la veille. Le hideux spectacle de morts dépouillés de leurs vêtements par ces pillards qui, en Europe, viennent s'abattre sur les champs de batailles, en même temps que les vautours, ne fut pas offert aux soldats des deux armées réunies ce jour-là pour rendre les honneurs funèbres aux guerriers que la mort avait moissonnés. Les montres, les bagues, les chaînes d'or, purent être conservées pour être rendues aux familles des braves à qui ces bijoux avaient appartenu. Trois fosses creusées par les pionniers des deux camps reçurent les morts ; et ceux qu'avaient réunis si souvent les mêmes triomphes, restèrent encore unis dans une sépulture commune.

La bataille d'Orléans termina la campagne ; car, quoique l'ar-